

Angers

13 juillet 2017

Fidélité et innovation dans l'Église

Lorsqu'on m'a demandé si j'acceptais d'intervenir dans cette rencontre, j'ai tout de suite dit oui car l'œcuménisme relève pour moi de l'évidence. Dans les années soixante je l'ai vécu avec Taizé, plus tard en Égypte avec l'Église copte orthodoxe, à Bergerac avec l'Église réformée, et encore à Pontigny, aujourd'hui, avec l'Église en Angleterre car l'abbaye a hébergé successivement Thomas Beckett, Etienne Langton et Edme d'Abington, qui repose dans l'abbatiale, tous archevêques de Cantorbéry.

J'ai accepté aussi à cause du titre qui m'a étonné et c'est par là que je vais commencer, ce sera ma première partie.

I - Fidélité et innovation ?

Pour dire les choses brutalement j'attendais : innovation et fidélité...

Pourquoi ?

Pour deux raisons :

- la première, l'Église catholique romaine en a été longtemps la caricaturale image, est que si l'on met en tête la fidélité on n'innove jamais.
- La seconde est que nous sommes tous, disciples du Christ où qui essayons de l'être, devant un monde qui change et qui nous met au défi de changer avec lui. Ce sera ma seconde partie.

A - Par fidélité à la Tradition

Je ne vais pas remonter le temps, je pars simplement de l'attitude de l'Église romaine au XIXème siècle et au début du XXème quand elle s'est trouvée défiée par la Modernité. Terme ambigu car on est toujours moderne par rapport à ce qui, plus ancien, nous précède. Mais je prends le terme dans une acception précise : le mouvement de civilisation dont les racines plongent dans l'Europe chrétienne au XIIIème siècle, qui s'est affirmé avec l'humanisme des XVIème et XVIIème

siècles et qui a éclaté au XVIIIème-XIXème, et aussi littéralement explosé dans les déchaînements de violence du XXème.

Ce monde s'est construit sur un renversement de l'univers traditionnel. Alors que l'homme trouvait, et trouve encore pour beaucoup, sa liberté dans l'assujettissement à la Loi de la Nature et à la Loi de Dieu, il s'est campé dans son autonomie affirmant sa liberté, le pouvoir critique de sa raison et l'efficacité de sa volonté dans une action sur son destin personnel et celui de l'humanité. Ce changement de pôle s'est peu à peu traduit sur tous les registres de l'activité et de la pensée humaine et la colonisation de presque toute la Planète par les puissances européennes en a exporté et souvent imposé le modèle.

C'est sur cette fracture qu'au XVIème siècle s'est fracassée l'unité de l'Église européenne. Bernard Sesbouë a écrit dans le n° des *Etudes* d'Octobre 2016 un article où il revient sur cet événement et il centre son sujet sur la question des Indulgences. Loin de moi de minimiser ce scandale, mais je note que Luther dira à Érasme, au sujet de leur débat :

« Tu es le seul, au-delà de tous les autres, à avoir abordé l'affaire elle-même. [...] Tu ne m'as pas fatigué avec ces autres causes étrangères au débat, à propos de la papauté, du purgatoire, des indulgences et autres choses semblables, qui sont des sornettes plutôt que des causes. [...] Quant à toi, tu es vraiment le seul qui ait vu le pivot autour duquel tournaient les choses, et tu as "visé à la gorge", ce pour quoi je te remercie de tout cœur. » (*Du serf arbitre, Conclusion*)

Si je rappelle ce texte c'est qu'il dit très bien l'enjeu de fond au cœur de l'émergence de la Modernité et du très bien nommé humanisme : l'avenir de l'homme, de la foi et de la conception de Dieu. Le débat entre Luther et Érasme portait sur la justice de l'homme et la justice de Dieu mais, derrière, le véritable enjeu était l'affirmation que l'homme faisait de sa liberté dans un monde religieux entièrement soumis à la toute-puissance de Dieu.

Et, pour le dire en un mot, le défi était de savoir si ce changement anthropologique majeur - nous en vivons encore - allait entraîner non seulement une Réforme de l'Église mais une théologie repensée. L'ancien conflit entre Augustin et Pélage reprenait force. Il ne fait aucun doute que Luther, fidèle à Saint Augustin, a eu raison de nous ramener au Christ, au primat de l'Écriture et à l'accueil de la grâce de Dieu. Mais, devant le défi de repenser Dieu en quelque sorte, il a reculé préférant nier la liberté de l'homme. Erasme tentait de frayer un autre chemin...

Or, deux siècles plus tard, après la révolution de 1789, au lendemain de celle de 1830, avant celle de 1848 et les autres, le pape Grégoire XVI écrivait ceci à tous les évêques :

« Nous venons maintenant à une cause, hélas! trop féconde de maux déplorables qui affligent à présent l'Eglise. Nous voulons dire l'*Indifférentisme*, ou cette opinion funeste répandue partout par la fourbe des méchants, qu'on peut, par une profession de foi quelconque, obtenir le salut éternel de l'âme, pourvu qu'on ait des mœurs conformes à la justice et à la probité. Mais dans une question si claire et si évidente, il vous sera sans doute facile d'arracher du milieu des peuples confiés à vos soins une erreur si pernicieuse. L'Apôtre nous en avertit: « Il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême » ; qu'ils tremblent donc ceux qui s'imaginent que toute religion conduit par une voie facile au port de la félicité; qu'ils réfléchissent sérieusement sur le témoignage du Sauveur lui-même: « qu'ils sont contre le Christ dès lors qu'ils ne sont pas avec le Christ ». ¹

(...)

De cette source empoisonnée de l'*indifférentisme*, découle cette maxime fausse et absurde ou plutôt ce délire : qu'on doit procurer et garantir à chacun *la liberté de conscience* ; erreur des plus contagieuses, à laquelle aplanit la voie cette liberté absolue et sans frein des opinions qui, pour la ruine de l'Eglise et de l'Etat, va se répandant de toutes parts, et que certains hommes, par un excès d'impudence, ne craignent pas de représenter comme avantageuse à la religion. Eh! Quelle mort plus funeste pour les âmes que la liberté de l'erreur! ' disait saint Augustin.»

Grégoire XVI - *Encyclique 'Mirari vos'* du 15 août 1832

Ces positions ont été intégralement reprises par ses successeurs, même s'il faut mettre des nuances pour Pie XI et Pie XII.

Mais pourquoi ces positions ? La réponse est simple : par fidélité au passé, à la Tradition immobilisée au Concile de Trente, à une image fantasmée de chrétienté qui plonge ses racines très lointaines dans l'édit de Thessalonique de l'empereur Théodose (380) confisquant la foi catholique pour faire l'unité "idéologique" de son empire avec la complicité d'une Église qui croyait trouver là et qui - pour une part - y trouva l'appui matériel de son expansion et du maintien de son unité.

¹ Ref de Luc 11, 23, Mt 18, 30. Mc 9, 40 « Qui n'est pas contre nous est pour nous. »

Voilà pourquoi je me suis étonné du titre proposé et aussi pourquoi je pense qu'il faut en inverser les termes : innovation et fidélité. J'ajoute même que c'est par la réforme et l'innovation quand elles sont nécessaires que l'on est véritablement fidèle.

B - Vatican II

Au lendemain de la deuxième phase de la guerre dans laquelle l'Europe avait entraîné le monde entier, en 1947, le cardinal Suhard, initiateur de la Mission de France, écrivait ceci :

« Deux ans après la fin de la guerre, nous savons que la Paix ne ressemblera pas à celle qu'imaginait notre attente. Moins prochaine, elle ne sera pas un "retour" tranquille aux formes du Passé. La crise qui ébranle le monde dépasse largement les causes qui l'ont provoquée. Le conflit en a sa part, avec sa suite de détresses. Mais le bouleversement qu'il a déchaîné n'a pas pris fin avec lui : il vient de plus haut et il va plus loin. Les ruines sont un malheur. Elles sont aussi un symbole. Quelque chose est mort, sur la terre, qui ne se relèvera pas. La guerre prend alors son vrai sens: elle n'est pas un entracte, mais un épilogue. Elle marque la fin d'un monde. Mais, du même coup, l'ère qui s'inaugure après elle prend figure de prologue: préface au drame d'un monde qui se fait. » Lettre pastorale du Cardinal Suhard : *Essor ou déclin de l'Église*, 1947.

Dans la suite de son texte, il s'interrogeait pour savoir si, devant une situation d'une telle ampleur, il fallait insister sur une théologie de l'Alliance ou de la Rédemption qu'il traduisait par accompagner le mouvement ou prôner la rupture. Tension que nous retrouverons toujours car elle est propre à la foi chrétienne.

Jean XXIII lorsqu'il fut élu, par défaut, fut qualifié avec une certaine condescendance de pape de transition. Cette transition il la réalisa et Paul VI après lui au-delà de toute espérance. L'histoire est maîtresse de vie dit-il dans le discours d'ouverture du Concile. Et, dans le même discours, il préconisait enfin et clairement la séparation de l'Église et de l'État condamnée par ses prédécesseurs en 1905.

Dans son discours d'ouverture du concile Vatican II, Jean XXIII, parlant de la doctrine s'exprimait ainsi : « Ce précieux trésor nous ne devons pas seulement le garder comme si nous n'étions préoccupés que du passé, mais nous devons nous mettre joyeusement, sans crainte, au travail qu'exige notre époque, en poursuivant la route sur laquelle l'Eglise marche depuis près de vingt

siècles. Nous n'avons pas non plus comme premier but de discuter de certains chapitres fondamentaux de la doctrine de l'Eglise, et donc de répéter plus abondamment ce que les Pères et les théologiens anciens et modernes ont déjà dit. Cette doctrine, Nous le pensons, vous ne l'ignorez pas et elle est gravée dans vos esprits. En effet, s'il s'était agi uniquement de discussions de cette sorte, il n'aurait pas été besoin de réunir un Concile œcuménique. Ce qui est nécessaire aujourd'hui, c'est l'adhésion de tous, dans un amour renouvelé, dans la paix et la sérénité, à toute la doctrine chrétienne dans sa plénitude, transmise avec cette précision de termes et de concepts qui a fait la gloire particulièrement du Concile de Trente et du premier Concile du Vatican. Il faut que, répondant au vif désir de tous ceux qui sont sincèrement attachés à tout ce qui est chrétien, catholique et apostolique, cette doctrine soit plus largement et hautement connue, que les âmes soient plus profondément imprégnées d'elle, transformées par elle. Il faut que cette doctrine certaine et immuable, qui doit être respectée fidèlement, soit approfondie et présentée de la façon qui répond aux exigences de notre époque. En effet, autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée. »

Le concile fut nourri par la pensée des théologiens condamnés au silence dix ans auparavant et par les évêques de la périphérie. Mais la pensée des théologiens protestants y fut aussi pour beaucoup. Je ne vais pas en faire l'histoire mouvementée mais suivie avec passion par la presse écrite et orale, catholique ou non.

J'énumère, les points principaux sur lesquels la position de l'Eglise a changé :

Outre la réforme liturgique et un certain aggiornamento dans la vie ecclésiale elle-même : l'Eglise peuple de Dieu, l'Eglise signe du Royaume (et non ce Royaume lui-même), l'articulation repensée entre les baptisés et le ministère apostolique **LG 7**, nous trouvons :

- Un regard ouvert sur le monde, la volonté de dialoguer avec lui et de servir. **P. VI Discours d'ouverture. II 608, 610 ; Conclusion 637-638 ; G.S. 1, 91, 4. 5. ; A. G. 11**
- la reconnaissance de la légitimité de la démocratie, et la séparation de l'Eglise et des États, **D.H. 6-7**
- la reconnaissance de la liberté de conscience **G.S. 16 ; D.H. 1 & 2 A.G. 12**
- la réflexion sur la guerre, la course aux armements et l'ouverture à l'objection de conscience (**GS n° 77-82**)

- l'invitation au dialogue et le renoncement aux anathèmes (Paul VI)
- la ratification des conditions modernes de l'exégèse **D.V. 12**
- l'engagement dans l'œcuménisme :
- la reconnaissance des valeurs portées par les autres - religieux ou non - et le dialogue avec eux.
(JP II) **L.G. 16-17 ; G.S. 3 2., 40 sv A.G. 9**
 - Le rétablissement des vues pauliniennes sur le judaïsme : **N.A. 4 et L.G. 16 ; D.V. 14**
 - les musulmans **L.G. 16 ; N.A. 3**
- la validation de l'inculturation **A.G. 15, 19 ;**
- la repentance pour les fautes de l'Église au cours des temps (Paul VI) **G.S. 19**
- la visée d'une Église servante et pauvre donnant la priorité aux pauvres. (Puebla et Medellin)
- le retour au principe de la collégialité épiscopale qui n'est pas celui de l'unanimité d'une Conférence épiscopale mais la responsabilité reconnue à chaque évêque et à tous les évêques unis au Pape, de la dimension universelle de la mission.

Je m'avance peut-être mais je ne pense pas qu'il y ait un seul de ces points "novateurs" qui n'ait été rejeté ou condamné avant. Ce qui ne signifie pas qu'ils n'aient été tenus dans les premiers siècles de l'histoire chrétienne...

Naturellement, il y eut, il y a encore dans l'Église romaine des résistances au nom de la fidélité à la "Tradition" ou à ce que l'on croit tel.

C- Qu'est-ce que la fidélité dans la foi ?

La fidélité de la foi et dans la foi ne consiste pas à répéter des formules, à s'en tenir à la lettre des Écritures, à prôner l'immobilisme sous quelque forme que ce soit et dans quelque secteur de la vie que ce soit.

La fidélité dans la foi consiste à **interpréter** à nouveau frais le témoignage des Écritures et à reprendre de façon critique l'histoire des chrétiens dans le monde. Elle consiste à être disciple du Christ Jésus.

Car c'est lui, le premier, qui, au milieu des courants du judaïsme de son temps et dans la situation complexe de son peuple, a risqué une interprétation de la Tradition dont il était nourri. Interprétation par ses gestes et sa parole, dans ses rencontres et sa vie tout entière qui lui vaut la question essentielle maintes fois posée : par quelle autorité dis-tu ou fais-tu cela ?

Interprétation qui a séduit les uns et scandalisé les autres et qui, finalement, lui a valu sa condamnation à mort pour blasphème. Jn 1, 18, Luc 24, 27

L'histoire ne s'arrête pas là : l'interprétation, dans la foi à Résurrection, est reprise au risque des dérives. Paul tout d'abord, reprend l'interprétation sur un double front : celui de la tradition judaïque dans la mouvance pharisienne et celui de la philosophie dominante : le stoïcisme.

Ceux que la tradition appelle les Pères de l'Église ont poursuivi ce travail d'interprétation en fonction de contextes nouveaux : dominance du stoïcisme aux premiers siècles, puis du néoplatonisme, puis d'Aristote jusqu'au grand défi déjà évoqué de l'avènement de la Modernité.

On peut refaire toute l'histoire de la pensée chrétienne sous ce registre de l'interprétation avec ses réussites, (Augustin et le néo-platonisme, Cyrille et Méthode et le monde slave, Thomas et Aristote) et ses échecs plus ou moins graves avec le monde chinois ou les voies spirituelles hindoues, bouddhistes, musulmanes, "indiennes" d'Amérique

On peut bien dire que la foi chrétienne repose entièrement sur l'interprétation et, en paraphrasant Grégoire de Nysse, que nous allons d'interprétations en interprétations dans une Interprétation qui n'a pas de fin.

Or, l'interprétation, centrale, est justement au carrefour de la novation et de la fidélité, d'une part, et, de l'autre, elle pose la question de l'unité de l'Église.

Pour résumer : quand le monde change en profondeur, quand les hommes vivent et se comprennent autrement, quand la foi naît dans un autre univers culturel, si l'interprétation de la foi demeure figée dans les formes avérées et fixées du passé, l'Église est infidèle à sa mission et à son Maître.

Non seulement nous avons la possibilité d'interpréter l'Écriture à la suite de Jésus et des apôtres, mais nous avons le devoir de le faire, ni contre le monde, dans une contre culture *a priori*, ni à la botte du monde pour ne froisser personne.

II - Les défis du monde actuel

J'en viens donc à ma deuxième partie : comment comprenons-nous la situation d'aujourd'hui ? Comment apprécions-nous les changements dans lesquels, de gré, de force, nous sommes engagés ? Et comment y traçons-nous un sentier pour la foi ?

A - Nous, c'est qui ?

Avant d'aller plus avant je voudrais préciser un premier point : nous c'est qui ? Ma réponse est catégorique : nous ce sont les chrétiens, les communautés qui forment l'unique Église car elle est le Corps du Christ chargé de sa Parole dans l'histoire. Nous sommes, ensemble et chacun pour notre part, responsables des Paroles de foi qui doivent être élaborées dans le dialogue avec le monde. Il me semble percevoir que l'Église catholique a renoncé à un œcuménisme de réintégration ou d'uniformité. C'est et ce sera toujours un combat à mener : il dure depuis la confrontation entre Tertullien et Clément d'Alexandrie, et, plus originellement encore, entre Pierre et Paul.

Le monde est pluriel et aucun peuple, aucune culture ne peut ignorer les autres et ne doit s'imposer aux autres. C'est un combat constant qui dépasse l'Église. Mais cela veut dire :

1 - qu'au plan des communautés ecclésiales historiques comme à celui des communautés dispersées dans le monde, nous sommes appelés à nous enrichir de nos diversités historiques et culturelles.

2 - que cela ne peut se faire que dans le dialogue, parfois la confrontation. Et qu'il faut une autorité qui soit garante à la fois d'une présence évangélique inscrite dans l'aujourd'hui du monde et dans la Tradition scripturaire et historique, à la fois de la rectitude et des conditions du dialogue.

Mais bien des choses vont dépendre de notre point de départ :

Partons-nous de nous et de notre histoire tourmentée ?

Partons-nous du monde, de la société dans laquelle nous vivons et de la place que nous devons y tenir ?

Dans la première hypothèse, même si nous avons comme horizon les urgences du monde dans lequel nous vivons, nous revenons sur l'histoire pour comprendre, nous élaborons des protocoles de rapprochement ou de réconciliation, dans l'idée que notre unité - vécue et pensée dans la différence ? - sera un signe d'authenticité pour le monde. Ce n'est pas faux. Mais on n'en finit pas de régler nos comptes avec l'histoire et de discuter de ce que nous pourrions ou devrions faire pour changer les choses.

Dans la seconde perspective, nous nous oublions nous-mêmes pour nous situer avec les autres en face des défis de l'heure : pour l'homme, pour l'humanité, pour la planète. Nous nous situons

ensemble, dépositaires d'un message unique fondé sur des Écritures communes mais interprétées et portées par des Traditions différentes. Et nous réfléchissons ensemble aux conversions que nous avons à faire pour que notre message soit audible et touche le cœur de nos contemporains.

Vous avez tout de suite compris que c'est dans cette perspective que je vais me situer.

B - Une crise de civilisation

Donc, ensemble, dans nos diversités et par elles, nous sommes d'abord en face d'une pluralité culturelle mais aussi insérés dans une histoire disparate. Une grande majorité de populations vit encore dans l'univers traditionnel, d'autres se débattent avec la Modernité - par exemple les pays musulmans - d'autres, et nous en sommes, sont passés à ce que certains appellent la postmodernité ou l'hyper-modernité et que je nomme volontiers la Relativité, d'une part parce que tout est relié, relationnel, et d'autre part parce que nous devons relativiser nos positions et renoncer aux Absolus pour ne pas entrer dans des conflits dévastateurs. Ce qui ne veut pas dire tomber dans le relativisme mou.

Je ne peux pas me lancer ici dans une analyse poussée de cette crise de civilisation. Mais chacune et chacun voit qu'elle ressort des connaissances nouvelles sur le monde et sur l'homme, des développements techniques, de la lecture critique de l'héritage et de l'histoire de la Modernité, de la crise écologique (Cf. *Laudato si*), des interrogations sur le fondement du lien social une fois que le monde est devenu irrégulier et que les idéologies sont remises en cause sauf le libéralisme qui mise tout sur l'individu et qui, pour cela, est incapable de fonder une communauté humaine. De la même façon que l'imprimerie a bouleversé le monde traditionnel, l'électronique et l'informatique bouleversent le nôtre...

Pour ce qui nous concerne, nous vivons dans une société irrégulière, où le christianisme est de plus en plus ex-culturé. (Danièle Hervieu-Léger) Il y a plus de soixante-dix ans que le pasteur Bonhoeffer a posé la question de savoir ce que veut dire annoncer le Christ sans le préalable de la certitude de l'existence de Dieu, c'est-à-dire sans le socle d'une religion instituée.

Mais nous sommes marqués aussi pour toujours - ou nous devrions l'être - par la tragédie d'Auschwitz révélatrice de la profondeur de la détresse de l'homme dans le mal.

Et puis nous sommes devenus hypersensibles au sort des victimes, de toutes les catastrophes naturelles.

Cela veut dire que les questions qui surgissent de cette dimension tragique de l'existence humaine qui étaient vécues dans un face à face avec un Dieu qui allait de soi car il était au fondement de tout (Job), sont aujourd'hui constitutives de la question de la foi en Dieu.

C - Ouvertures théologiques

Tout ceci, évidemment, n'est pas nouveau. Mais, dans l'histoire de l'humanité en particulier biblique et chrétienne, on cherchait des voies d'intelligence du malheur et du mal en se fondant sur le préalable de l'existence d'un Dieu créateur et maître de l'Histoire. Maintenant, affronter ces questions du malheur et du mal est un préalable pour situer la foi. Pour que notre discours soit audible et, je l'espère, crédible.

De même, nous avons pendant des siècles vécus sur la foi d'un Dieu sauveur et certes l'homme a besoin de salut mais il faudrait retrouver quelque chose de plus large et de plus profond : un Dieu sauveur.

J'énumère seulement quatre expressions de la foi qui sont à mes yeux à reprendre :

- L'articulation de Dieu à l'humanité et du monde : Le retrait ou l'absence de Dieu, la non nécessité de Dieu, l'engagement de Dieu...
- Le Dieu créateur au sens de fabricant et même de Cause première...
- La théorie du péché originel apparue comme deuxième point des confessions de foi d'Augsbourg comme de Trente...
- La Rédemption nécessitant un sacrifice de sang expiatoire.

Ces questions de réforme de l'expression de la foi sont pour moi premières par rapport aux questions de réforme de nos communautés et dans nos communautés. Elles ne peuvent être retravaillées que dans des dialogues théologiques incluant toutes les communautés et il faut des structures pour cela.

Je reprends à mon compte ces mots d'E. Brauns, se référant à Marc Lienhard, dans un document préparatoire de notre rencontre :

"Pour Martin Luther, réformer signifie restituer la foi chrétienne autour de son acte essentiel, l'adhésion à l'Évangile du Christ et sa proclamation. [Personnellement, me défiant de la réduction de l'Évangile à des "valeurs", je dirais, sûr de l'accord de Luther, l'adhésion au Christ comme Évangile]. (Je poursuis) La réforme des structures de l'Église est seconde : fixation des

sacrements, organisation des ministères, exercice de l'autorité, liturgie, etc. L'organisation ecclésiale est seconde mais elle doit absolument traduire le cœur de la foi."

Chacun doit parler d'abord pour sa propre communauté. S'agissant de l'Église catholique romaine, je pense en effet que beaucoup de choses doivent changer dans la communauté catholique romaine. Mais cela est commandé avant tout par la mission. Ainsi, si nous voulons comme Vatican II nous y presse, servir l'inculturation de la foi, c'est-à-dire servir des communautés qui n'ont pas à se renier dans leurs racines et leurs cultures pour devenir chrétiennes, nous sommes obligés de renoncer à l'uniformité. Il faut enfin parvenir à une collégialité réelle et vivante et, par exemple, se débarrasser de l'institution historiquement dépassée des cardinaux pour faire travailler ensemble les conférences épiscopales. Ce sont les synodes qui doivent porter le souci de l'authenticité de la foi et de la fidélité dans la complexité des situations de notre monde.

Il serait temps aussi que tous soient réunis dans le conseil œcuménique non pas des Églises mais de l'unique Église du Christ.

Naturellement, il faut reconsidérer la place des femmes dans l'Église...

D - Quels critères de discernement ?

Que ce soit dans l'ordre de la théologie (Parole de Dieu pour notre temps) que ce soit dans l'ordre de l'ecclésiologie, il faut bien avoir des critères de discernement et dans l'approche du monde et dans l'élaboration d'une parole chrétienne appelant un positionnement chrétien dans le monde et reposant sur lui.

1 - Dans l'approche du monde.

Dépasser résolument ce faux dilemme de l'approche critique des réalités du monde ou de leur approbation *a priori*.

Il faut être du monde. (Relire Péguy !) Dieu n'a pas sauvé l'humanité de l'extérieur mais dans le partage de la chair et de l'histoire. Je reprends ces mots, pour moi inoubliables du préambule de *Gaudium et spes* :

« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans

leur cœur. Leur communauté, en effet, s'édifie avec des hommes, rassemblés dans le Christ, conduits par l'Esprit Saint dans leur marche vers le Royaume du Père, et porteurs d'un message de salut qu'il faut proposer à tous. La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire. »

Il faut être du monde, mais il faut voir, entendre, comprendre, agir à partir du bas. Ph 2, 6-11 ou I Co 1, 18- 2. La norme principale sera toujours celle du faible, du misérable, de l'exclu, du pauvre de toutes les formes de pauvreté, de la périphérie. La parabole du riche et de Lazare est exemplaire sur ce point, mais les choix du Christ le sont bien plus.

Avoir le sens des complexités : historiques, sociales, économiques, culturelles, spirituelles, et ne rien faire sans les autres, sans les entendre et s'efforcer de les comprendre. L'Esprit de Dieu comme l'a si bien dit Jean Paul II est présent à toute humanité et il y a partout à entendre quelque chose du Verbe de Dieu.

On pourrait ajouter le double souci de la proximité et de l'universel, la réflexion et l'agir sur les causes etc.

2 - Dans la référence à notre Source.

Naturellement la conformité au Christ, comme le dit Paul, par une sorte d'imprégnation par l'Écriture. Mais sans négliger la lecture critique de l'Histoire chrétienne avec ses ouvertures et ses échecs.

La référence à l'Écriture est fondatrice. Et pourtant il faut l'interpréter²...

D'une part les Écritures de la Bible, se tiennent en elles-mêmes, aussi bien sur le registre de l'humain, de l'anthropologie, que sur le registre de l'Histoire de la foi du peuple élu.

D'autre part, les Écritures chrétiennes fondatrices de la foi chrétienne, les lisent dans la ligne d'interprétation inaugurée par Jésus et reprises dans la foi au Christ ressuscité.

Mais l'ensemble est à reprendre et à comprendre sous un double aspect :

- d'une part, d'un point de vue extérieur, ce que l'homme contemporain exprime de lui-même dans un certain langage, comprend de son histoire et du monde et qui nous oblige à nous

² Eric Brauns ayant justement posé la question dans le débat oral, je complète mon topo...

détacher d'un certain nombre de représentations liées au contexte des Écritures et à l'histoire du discours chrétien dans le temps;

- de l'autre, d'un point de vue interne, ce qui est révélé par la Croix et sur la Croix. Je veux dire, j'y reviens, ce qui est exprimé dans Ph 2, 6-11, dans I Co 1,18-2 ou Jean I, 1-18 car c'est là qu'est signifié le renversement de perspective qui est au cœur de la vie et de la foi de Jésus comme de la conversion à laquelle - depuis les disciples - nous sommes tous appelés.

J'ajoute une chose : avant de parler sur Dieu ou de Dieu, il faut parler à Dieu. La prière et l'imprégnation du message de l'Écriture au lieu même de la vie du monde contemporain sont la condition première pour parler de Dieu. Écouter l'écriture personnellement et en communauté. Je vais plus loin : pour être les porte-paroles de Dieu car Il n'a d'autre parole que celle de la foi à travers le temps: celles des croyants de la Bible, celle de Jésus qui est pour nous décisive, celles des chrétiens dans le temps.

Nous croyons que Dieu est présent à (en ?) toute humanité par son Esprit (Voir Jean Paul II *Redemptoris missio*, n° 25, 28-29 et 56)

Nous reconnaissons en Jésus Christ l'engagement "décisif" de la Parole de Dieu - de son Fils - dans la chair de l'homme et l'histoire du monde, mais nous devons aussi entendre sa Parole dans toutes les paroles humanisantes des hommes pour leurs frères : ce que Justin de Rome appelait les "Semences du Logos". Il nous faut donc, comme Paul, Justin, Irénée, Clément d'A dans leur dialogue avec le stoïcisme, ou Augustin avec le néoplatonisme, entrer en dialogue avec les courants contemporains de spiritualité.

Et je termine par ces mots d'Hilaire de Poitiers : « (...) Il ne m'échappe pas, dit-il, que pour dire ce qui a trait au Père, tout discours est sans force. On doit le penser invisible, incompréhensible, éternel ; (...) Au moment de nommer Dieu, par conséquent, la confession de la foi est défailante, et tout discours qu'on lui appliquera ne pourra le dire ni tel qu'il est ni grand comme il est. La science parfaite, la voici: connaître Dieu de manière à connaître qu'on ne peut l'ignorer et qu'il est néanmoins ineffable. Il faut pratiquer à son égard la foi, un effort d'intelligence, l'adoration, et moyennant cela parler de lui. » *Livre 1, 2, 7*

Jean Marie Ploux